

Adieu

□□□□ □□□□, 12 avril 1933

Pour la première fois depuis sa maladie, le Premier ministre a pu rendre visite à l'un des bureaux du gouvernement — il s'est rendu hier en fin d'après-midi au ministère de l'Intérieur pour faire ses adieux aux hommes qui avaient travaillé avec lui pendant des années. Tout était alors pâle et terne, jetant sur l'âme un mince voile de pâleur et de tristesse. Le jour touchait à sa fin, le soleil déclinait vers le couchant, et il flottait dans l'air quelque chose de cette vague et mystérieuse mélancolie qu'engendre l'inclinaison du soleil vers le coucher, et le retrait de sa lumière loin des choses.

Le Premier ministre était, selon toute vraisemblance, animé — mais de l'animation de l'épuisé ; souriant — mais du sourire de l'affligé. Les hommes du ministère de l'Intérieur étaient, selon toute vraisemblance, heureux de revoir leur ministre après que la maladie les avait séparés de lui pendant plus de deux mois, et tristes parce qu'ils le retrouvaient pour lui dire adieu, et non pour travailler avec lui. Les paroles que le Premier ministre leur adressa ne manquaient pas d'éloges à leur égard, ni d'encouragements, ni d'espoir dans le succès qui les attendrait demain, semblable au succès dont ils avaient bénéficié hier. Mais la voix du Premier ministre était, selon toute vraisemblance, calme et douce, plus proche du murmure que du ton ferme que le public lui avait connu. Et peut-être quelque chose du regret et de la peine résonnait-il dans les modulations de cette voix, exprimant le chagrin de l'ancien ministre de l'Intérieur à l'idée de quitter ses collaborateurs qui avaient porté avec lui ces lourds fardeaux qui accablent les hommes.

Tout était donc empreint de tristesse dans cette visite, depuis ses débuts en début de soirée jusqu'à sa fin aux premières heures de la nuit — y compris les propos du Premier ministre aux journalistes qui assistaient à sa visite, propos qui étaient pâles, défaits et moroses, trahissant l'effort et l'épuisement. Voyez le Premier ministre s'entretenir avec les journalistes pour leur annoncer qu'il se rendra à son bureau à la Présidence le soir, et non le matin.

Il avait coutume de rejoindre son bureau à l'aube et de ne le quitter qu'à la nuit avancée ; désormais il y passera deux heures, lui qui y consacrait autrefois les heures lumineuses du jour entier et une portion des heures sombres de la nuit. Il se dispensera des audiences et ne

recevra personne, lui qui recevait au point du jour, dans la matinée, dans l'après-midi, dans la soirée, et à la faveur des ténèbres...!

Il allégera ses affaires et ne traitera que celles qui présentent une importance majeure. Il avait coutume de convoquer toute chose grande ou petite, de la retourner en tous sens, de s'y arrêter longuement, de l'examiner avec la plus grande minutie, et de l'argumenter jusqu'à épuiser tous ses contradicteurs...!

Ses visites à son bureau ne dureront que le temps qui lui reste avant de partir pour l'Europe se reposer et hâter sa guérison — ou la guérison à sa rencontre. Il avait été le plus réfractaire des hommes au voyage, le plus attaché à sa résidence, le plus désireux de superviser lui-même toute chose, non pas seulement dans les ministères des Finances et de l'Intérieur, mais dans tout ce qui touchait aux autres ministères. Et Al-Sha'b ajoute qu'il assistera aux séances du Parlement de temps en temps, quand les circonstances le lui permettront...!

Tout cela attriste, et tout cela contrarie. Car quelle que soit la colère du public contre la politique du Premier ministre, il souhaitait à son règne une fin meilleure que celle-ci. Il souhaitait que la guerre entre eux reste vive et violente jusqu'à ce qu'il abandonne le pouvoir — et non qu'elle soit ce qu'elle est à présent : une guerre sans combattant, une offensive contre celui dont les forces de défense sont épuisées.

Tout hier était triste et morne lors de la visite du Premier ministre au ministère de l'Intérieur ; et tout aujourd'hui et demain sera pâle et morne lorsque le Premier ministre se rendra au Parti du Peuple ou à la Présidence — parce que le Premier ministre a perdu cette force qui insufflait de la force à ses partisans et à ses collaborateurs, et cette énergie qui insufflait de l'énergie à ses collaborateurs et à ses partisans. Le Premier ministre est devenu terne, et les gens autour de lui se sont ternes ; morose, et les gens autour de lui se sont assombris.

Il n'est pas surprenant que les gens s'éteignent après avoir été vifs, s'affaiblissent après avoir été forts, et s'assombrissent après avoir été joyeux — ce sont là les symptômes de la vie, et nul d'entre nous n'est à l'abri de les rencontrer et d'en prendre sa part, grande ou petite. Ce qui est surprenant, c'est que les hommes portent ces fardeaux et refusent de les reconnaître ; que les hommes cèdent à ces symptômes et refusent de gérer leurs affaires comme si rien ne leur était arrivé, comme si aucun

événement ne les avait frappés, comme s'ils disposaient de toute la force, l'énergie et la sérénité dont la gestion des affaires a besoin.

Le Premier ministre agit-il de son plein gré lorsqu'il s'obstine à rester au pouvoir et à en assumer les lourdes charges, en dépit d'une faiblesse qui ne souffre aucun doute ? En ce cas, comme il conviendrait à ceux qui l'aiment et lui témoignent de la considération de le prendre en pitié, de l'alléger de ce fardeau et de le laisser se reposer comme il se doit.

Où est-il contraint de rester au pouvoir afin de donner à ceux qui tiennent les leviers de la politique le temps de chercher et de réfléchir aux changements possibles ? En ce cas, comme c'est cruel, comme c'est loin de toute considération ! Et comme c'est excessif dans les sacrifices qu'on exige de ses propres gens — des sacrifices qui n'hésitent pas à s'en prendre à la santé elle-même !

Et quelle cruauté ressemble à cette cruauté qui contraint un homme à travailler alors que la chose qu'il désire peut-être le plus est de déposer son travail et de se reposer ?

Que le Premier ministre reste au pouvoir de son plein gré ou sous la contrainte, la vie des peuples elle-même est plus dure que la politique, plus dure que les circonstances, plus dure que ces considérations qui appellent à la clémence et imposent la courtoisie aux hommes.

La vie des peuples ne peut confier ses rênes qu'à ceux qui sont véritablement capables de la diriger et d'y consacrer leur temps, leurs efforts et leur réflexion. Le Premier ministre n'est pas cet homme-là aujourd'hui. L'homme a réfléchi, longuement réfléchi ; pesé, longuement pesé ; consulté ses médecins à maintes reprises. Selon toute vraisemblance, il a marchandé avec eux et insisté dans son marchandage, et selon toute vraisemblance ils lui ont résisté et ont insisté dans leur résistance, jusqu'à ce que la chose aboutisse entre eux à ce qu'ils lui accordent deux heures à consacrer aux affaires de l'État pendant quelques jours avant qu'il ne parte pour l'Europe, à condition que ces affaires soient légères, sans fatigue ni peine.

C'est là le maximum dont dispose l'homme, et le maximum que les médecins puissent autoriser. C'est aussi le minimum qu'un homme engagé dans la vie publique puisse apporter à celle-ci. Que représentent

deux heures dans la vie de l'Égypte ? Que représentent quelques jours dans cette vie ? Et comment ceux qui ont la charge de la politique égyptienne peuvent-ils concevoir que les affaires puissent se conduire sur une telle base, ou qu'un quelconque ordre puisse s'y établir ?

Si les ministres que Sidqi Pacha a placés aux postes du gouvernement étaient capables de tenir ces postes et d'en porter les charges, il n'aurait pas été admissible que le gouvernement demeure avec son chef malade à ce point. Comment peut-il en être ainsi, alors que tout le monde — et en premier lieu les Anglais — est convaincu que ces ministres sont trop incapables pour supporter seuls les charges du gouvernement ou en assumer indépendamment les responsabilités ? Ils ont été placés à leurs postes pour assister leur chef dans la gouvernance, non pour en assumer eux-mêmes toute la responsabilité.

Tout appelle ce gouvernement à abandonner le pouvoir : la santé de son chef, et l'intérêt de l'Égypte — je ne dis pas son véritable intérêt, car ce n'est pas le moment où l'on accorde du poids au véritable intérêt ; je dis l'intérêt du régime qu'a établi Sidqi Pacha. Tout cela appelle ce gouvernement à démissionner, afin que le malade se repose, et afin que ce régime naissant trouve, s'il lui faut tenter de survivre, quelqu'un capable de mener cette tentative à bien.

Comme il conviendrait au Premier ministre, et à ceux qui le soutiennent dans sa fonction, de lire une pièce de théâtre dont l'apparence est comique et dont le fond est tout entier une leçon — la pièce des « Plaideurs » composée par l'auteur français Racine, qui nous rappelle la situation où nous nous trouvons à présent...!!